

## LE FUSILIER

Un *fusilier* est un fantassin qui a pour mission de manœuvrer un fusil en temps de paix comme en temps de guerre.

Quand un conscrit, classé dans l'infanterie de ligne, arrive au corps, on lui met entre les mains un fusil, et ce n'est que lorsqu'il sait s'en servir convenablement qu'il est reçu *fusilier*. On dit alors qu'il a fini ses classes : il a, sans comparaison, son diplôme, comme un lycéen qui vient d'être reçu bachelier. Il fait, désormais, partie du bataillon, c'est-à-dire d'une unité de force de l'armée.

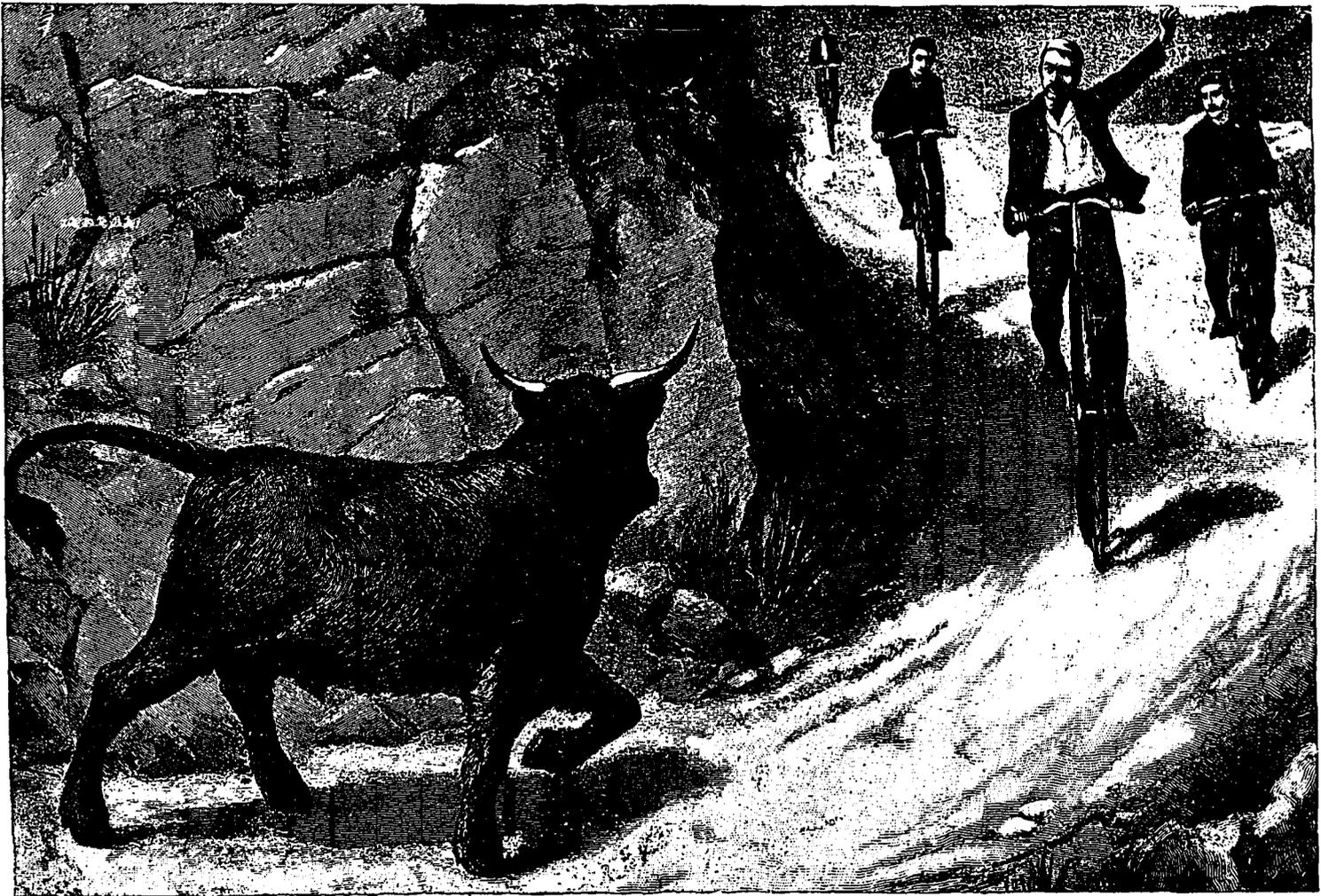
Ordinairement, il fête cette dignité par des libations et des réjouissances, dont il fait participer ses camarades, car c'est lui, bien entendu, qui en supporte tous les frais.

Dans le 825<sup>e</sup> sans tache en garnison à Nancy, il y avait, au mois de septembre dernier, un jeune soldat nommé Fêtu, originaire de la Normandie,

—Oui, répondit Fêtu.  
—Commençons alors. Je vais dicter... es-tu prêt ?  
—Oui.  
—Mes chers parents.  
—Rents.  
—...Je viens, par la présente...  
—Sente.  
—...Vous informer que je vais être fusilier...  
—*Fusillé*.  
—Ah ! ce n'est pas ainsi que l'on écrit *fusilier*, dit celui qui dictait...  
Puis, se reprenant, il ajouta :  
—Au fait, laisse cette orthographe.  
Et, en lui-même, il se dit :  
"Il y a là un quiproquo qui peut produire un effet bœuf. Nous allons rire..."  
—Où en sommes-nous ! Ah !... je vais être *fusilier*...  
—Ça y est déjà.  
—Le vingt-deux...

—Elle a bon cœur... Vous lui direz qu'elle m'envoie ce qu'elle pourra...  
—Ra.  
—Mon cousin Grosnez, qui a une bonne place.  
—Place.  
—...Pourrait bien aussi m'adresser quelques sous...  
—Sous.  
—...Vous lui direz que je vais être *fusilier* le vingt-deux...  
—Deux.  
—...Il doit savoir ce que c'est... Je me porte bien, et je désire que la présente vous trouve de même...  
—Même.  
—...Votre fils, qui vous embrasse, en attendant d'être *fusilier*.  
—*Fusillé*.  
—Signe, maintenant.  
—Ce n'est pas, long, mais c'est tapé, dit le tambour.

## UN DES MAUVAIS SIGNES DU ZODIAQUE



Ce signe amène généralement du gros temps.

qui n'était pas encore passé au bataillon, mais qui était sur le point de finir ses classes. Ses amis lui dirent :

—Comme tu vas passer *fusilier* sous peu, il faut écrire à ta famille et lui demander de l'argent, pour que nous fassions la noce ensemble.  
—J'y pensais, dit Fêtu.

—Eh bien, alors, mets la main à la plume et soigne ton style, afin que les pièces de cent sous *rappiquent*, lui dit son voisin de chambre, un des tambours de la compagnie, vieux souffleur appelé Norbert.

—Nous allons t'aider, fit un autre.

—Je le veux bien, parce que, tu sais, pour tourner une lettre, moi, je ne m'y connais guère. Ils approchèrent les bancs à proximité de la table de la chambrée, sur laquelle était l'écritoire réglementaire, et prirent tous place autour.

—As-tu encore ton père et ta mère ? demanda, au jeune soldat, le troupier qui s'était proposé de collaborer à la rédaction de l'épître.

—Deux.  
—...En conséquence, je vous prie de m'envoyer quelque argent...  
—Gent.  
—...Vous me ferez plaisir et aux camarades aussi, les pauvres bougres !...  
—Bougres.  
—...Car je veux qu'ils boivent à ma santé, aussitôt que je serai fusilier.  
—*Fusillé*.  
—C'est ça... Attends... quels sont tes autres parents ? As-tu des oncles, des tantes, des cousins qui aient de quoi ?  
—J'ai ma tante Pulchérie, une bonne vieille ; mon cousin Grosnez, l'employé de la régie.  
—Voilà tout  
—Oui.  
—C'est maigre ! Nous ne recevrons pas beaucoup de monnaie. Reprends ta plume.  
—Ça y est.  
—...Vous irez voir ma tante Pulchérie...  
—Rie.

La lettre fut cachetée, affranchie et portée à la poste sur la place Stanislas.

Le père et la mère Fêtu, paysans illettrés, habitant dans les environs de Gisors, en Vexin, furent dans une désolation facile à comprendre, quand ils apprirent que leur fils unique allait être *fusillé*. Ils crurent qu'il avait commis quelque faute contre la discipline et qu'on allait le passer par les armes. Le pire, c'est qu'il ne disait pas quelle était la cause de sa condamnation.

Ils levèrent les bras au ciel et se mirent à pleurer comme des veaux.

—Mon Dieu, mon Dieu ! disait la mère, qu'est-ce qu'il a donc fait, mon pauvre Polyte (il s'appelait Polyte), pour qu'on l'ait condamné à mort ? Et elle se tordait les poignets de désespoir.

Elle courut chez la tante Pulchérie, et ce fut une nouvelle explosion de larmes. L'excellente femme vida sa bourse entière dans le giron de la mère Fêtu.

—Tiens, dit-elle, voilà pour qu'il se soigne bien avant de mourir... *Fusillé* ! mais pourquoi ?